

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 41

Artikel: Nouveau Robinson
Autor: Istivie, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256298>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

DU DIMANCHE

Pays du dimanche

à
Porrentruy

TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Nouveau Robinson

Un collaborateur du *Globe Trotter* envoie à ce journal la navrante histoire d'un Robinson authentique, auquel ne fut même point accordé le secours réconfortant d'un Vendredi. Peu de récits atteignent à l'empoignante beauté de cette histoire réelle, simplement racontée, sans littérature inutile.

Dans la mer de Corail, à 480 milles de la Nouvelle-Calédonie, quelques rares îlots constituant un petit archipel connu sous le nom d'îles Chesterfield.

Le sol de ces fantômes d'îles, qui donnent l'impression de la désolation d'une steppe ou du désert, à l'aridité du roc voué à la stérilité éternelle ; et, en l'apercevant, le voyageur qui traverse ces parages à la vision d'une terre maudite que nul pied humain n'a encore foulée, car c'est une vaste nécropole où, depuis des siècles, gisent, sans sépulture, les corps des légers vaisseaux aériens, qui, dans le passé sillonnèrent la crête écumante des vagues et fendirent l'air de leurs ailes puissantes.

Et cependant, sur une de ces roches calcaires, émergée du sein de l'océan, et recouverte des myriades de carcasses de *pétrels*, d'*océanites*, et de *fous*, une créature humaine a vécu de longs mois, solitaire.

Chaque jour, au lever du soleil, et pendant qu'autour de cet îlot tourbillonnaient des légions innombrables de *mouettes*, de *goélands*, de *gorfous* et de *phaétons* au blanc plumage, ou revêtus d'un manteau de plumes grises, noires ou bleues. L'homme, presque nu, n'ayant pour tout vêtement qu'une misérable loque, reste de son pantalon, se tenait debout

au bord de la mer, scrutant des yeux l'horizon.

Pendant vingt-deux mois, tous les matins, il fouillait éperduement du regard la ligne qui, tout là-bas, se confondait avec le ciel ; et lorsque ses yeux, fatigués et brûlés par la réverbération des premiers rayons de l'éclatant soleil austral, ne pouvait plus voir, l'homme poussait un soupir de découragement et, accablé, il se détournait comme à regret de la mer ; puis, lentement, il allait, triste et pensif, d'un pas chancelant, s'allonger sur le sable de corail de la grève où il restait prostré durant le reste de la journée.

Autour de lui, c'était un sabbat infernal de cris et de pialements aigus, un concert assourdissant que dominait cependant l'Océan de sa voix grave et puissante, car les îlots qui cernent l'îlot et l'étreignent, mugissaient et battaient leur éternel rythme.

Mais bientôt le soleil apparaissait, sortant radieux du sein de Neptune, et ses rayons éclatants illuminaient la blancheur des roches et se réverbéraient sur l'Océan. Alors, comme si la nature leur donnait le signal du départ, des nuées d'oiseaux battaient de l'aile et s'envolaient vers le large, où tous disparaissaient, confondus dans le blanc des nuages ou cachés dans le vallonnement des vagues, occupés à chercher une proie.

Quelle avait été l'existence de ce nouveau Robinson, durant les deux années passées sur ce rocher, et comment avait-il pu subsister sur cet îlot où aucun vestige de végétation n'apparaissait ?

C'est ce que lui-même va raconter :

— En 188., M. D... de Nouméa, qui était propriétaire des gisements de guano situés sur les îles Chesterfield, m'écrivit à Sydney, où

continuait à le traiter ainsi en étranger, il ne remettrait jamais les pieds chez ses amis ; force fut donc de céder à son désir, ce qui du reste était facile.

Si d'ordinaire les visites de M. de Montbrun étaient toujours un plaisir pour Chantal, en le voyant entrer ce jour-là, elle eut en outre l'impression très nette qu'un secours lui arrivait. Combien elle eût aimé à lui confier le chagrin poignant qui la torturait !... Il lui semblait que si le baron eût été là lors des fâcheux événements relatés plus haut, les choses ne se fussent point ainsi passées. Désintéressé dans la question, il eût jugé plus froidement et sans doute plus équitablement. Bien sûr il n'eût pas laissé accuser le jeune officier sans tenter de prendre sa défense.

Il connaissait Gauthier depuis longtemps. L'ayant souvent rencontré chez ses amis. Il l'avait fréquemment invité à des parties de chasse et reçu à sa table, et en plusieurs

j'habitais, pour me demander si je voulais aller à l'île Renard, qui fait partie de l'archipel, pour y étudier l'importance des dépôts naturels : son intention était de les mettre en exploitation, si leur valeur le permettait.

Ayant accepté, je me rendis à Nouméa, d'où un vapeur de l'A. U. S. N., faisant le service entre ce port et l'Australie, me transporta sur l'île Renard, avec tout le matériel et les vivres nécessaires pour un séjour de trois ou quatre semaines, tout au plus.

Avant de s'éloigner, le capitaine du bateau avait fait dresser par ses matelots la case démontable qui devait me servir d'habitation, et il avait eu le soin de faire remplir la caisse à eau qui, par la suite, était destinée à recevoir les eaux de pluie tombant fréquemment dans ces parages.

Deux jours après son arrivée, je vis sans inquiétude s'éloigner le navire qui m'avait amené, car je ne pouvais pas supposer un seul instant que je pourrais être oublié au milieu de l'Océan, à 900 kilomètres de toute terre habitée, et cependant, c'est ce qui devait m'arriver...

Par la suite j'appris quelles étaient les causes de mon abandon :

M. D. avait été appelé télégraphiquement en Europe, par son associé, qui résidait à Paris. Dans le tourbillon des affaires, il ne songea plus à l'homme qu'il avait envoyé aux îles Chesterfield, persuadé d'ailleurs que son représentant à Nouméa pourvoirait à son rapatriement.

Mais celui-ci crut que j'avais pris passage sur un des navires de l'A. U. S. N., et que j'étais en Australie.

Ce n'est qu'après son retour en Nouvelle-

circstances il lui avait témoigné un réel intérêt. L'un des premiers peut-être, le baron avait pressenti l'inclination des jeunes gens l'un pour l'autre. Et si tout d'abord il avait eu, comme le banquier, plus d'ambition pour sa petite Chantal, le jeune homme l'avait si bien conquis par sa valeur personnelle et par la dignité de sa vie, qu'il s'était promis de faire le nécessaire pour aplanir les difficultés, dans le cas possible où le manque de fortune de Gauthier, qui ne compensait pas sa modeste origine, eût été un obstacle à son mariage avec M^{lle} de Verneuil.

La conversation, très animée pendant le repas, ne languit point lorsque, le dîner achevé, le banquier et ses hôtes passèrent au salon.

Tous les sujets actuels furent effleurés tour à tour. Guy était un fervent des progrès réalisés par la science moderne ; il soutenait ses idées avec chaleur, et avait sur

Feuilleton du *Pays du dimanche* 39

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

De plus, le nouveau venu était un vieil ami de la famille.

N'ayant pas eu d'enfant, et resté veuf depuis de longues années, il témoignait une affection quasi paternelle à Chantal pour laquelle il avait tenu à rester « l'oncle Georges », ainsi qu'elle l'appelait aux jours de sa première enfance. La jeune fille se souvenait encore de l'expression véritablement peignée du baron, le jour où, au retour d'une assez longue absence pendant laquelle ayant appris qu'il n'y avait entre eux aucun lien de parenté, elle crut devoir l'appeler « Monsieur ». Il déclara alors que si on